

VU D'EN BAS

Audio (mycologie)

« Expédiez-le au tapis autant de fois que vous voulez, il se relèvera, chaque fois, avec cette lueur dans les yeux qui signifie que le combat vient juste de commencer. »

Norman Mailer

Cet été-là, il avait beaucoup plu, Macho Man a planté sa Jaguar dans un tas de gravier guère plus haut qu'un château de sable et Judith Perrignon a réalisé pour France Culture cinq émissions de deux heures sur Muhammad Ali.

Quelques années auparavant, Macho Man avait écrit un gros livre sur le « Greatest », il s'en sentait, depuis, sinon le propriétaire, du moins le spécialiste incontournable, comme dans ces eaux-là la concurrence n'était pas pléthorique, s'il y avait un domaine – il n'y en avait pas tant – où il pouvait se sentir légitime, c'était bien celui-là. À la mort d'Ali, le rédacteur en chef de l'*Équipe Magazine* l'avait poursuivi trois jours durant pour qu'il écrive douze feuillets dans son journal... « Deux ou trois choses que je n'ai pas dites sur Ali », un papier dont sa vanité* avait été satisfaite. Quand il avait appris que ce n'était pas lui qui se chargerait dix heures durant de « brosser un portrait (subtil et fascinant) du boxeur star aussi adulé que détesté », il l'avait pris comme un affront, une bonne droite sur le côté du crâne, du genre qui vexe d'abord (il aurait pu faire gaffe !) et dont on a du mal à se remettre ensuite. Pour tout arranger, l'autre était UNE autre, pas vraiment connue comme spécialiste du « noble art », il avait donc pris la droite d'un amateur, en l'occurrence d'UNE *amatrice*, lui qui se targuait d'être UN *professionnel*. Tout cela sans compter que ses proches ne manquaient pas de lui rappeler qu'il s'était fait baiser la gueule et qu'il n'aimait pas ça, il n'aimait pas non plus l'idée de s'être fait subtiliser ce qu'il imaginait être une fortune... son côté « Maître Folace » sans doute.

Au début de sa carrière, Macho Man avait été considéré comme doté d'une jolie frappe, quarante ans plus tard, il s'était rendu compte qu'il était surtout doué pour encaisser, les encaisseurs sont têtus et il l'était, peut-être même au point d'être stupide comme le sont les encaisseurs qui ne comprennent pas, alors le lendemain, habitué à prendre des coups comme il était, il n'avait même pas mal à la tête. Avant de s'endormir (très tard), il s'était souvenu de la rencontre entre Budd Schulberg et Ernest Hemingway et de « Papa », l'ombilic belliqueux en train d'entonner sa rengaine favorite : « Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce que vous pouvez bien connaître à la boxe ! » qui pouvait s'énoncer aussi, suivant l'interlocuteur auquel il s'adressait : « Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce que vous pouvez bien connaître à la corrida ! au *Bloody Mary* ! à la pêche au gros ! à Cuba ! à la chasse ! à la libération de Paris ! à l'Afrique ! à la guerre ! à l'hémochromatose ! » Macho Man avait toujours trouvé ce genre de simagrées ridicules et il ne se voyait pas défier à grands coups de

nombril une jeune fille qui ne connaissait rien au sujet, qui n'avait peut-être même jamais vu un combat de boxe de sa vie en lui demandant : « Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce que vous pouvez bien connaître à Muhammad Ali ? »

« Et vous alors, elle aurait pu lui répondre... qu'est-ce que vous connaissez vraiment ? »

Contre foudroyant...

K.-O. !

Pour bien plus que le compte.

« Ferme ta gueule vieux con ! »

Fred avait fait un peu de boxe quand il était jeune, il était d'accord avec Norman, il n'y avait pas de sport où l'on risque autant l'humiliation, il avait eu son compte sur le ring et en dehors et pas envie de recommencer par plaisir. Il avait perdu ce combat, il n'y avait pas à y revenir.

Depuis qu'il s'était installé dans le Sud avec Madame Roux, il passait de plus en plus de temps dans *La tanière de l'ours*, une grange à 1 200 mètres d'altitude, le village le plus proche (19 habitants/19 lampadaires) était à une demi-heure à pied, pas d'eau, pas d'électricité, Walden ! Pas de types avec des tatouages à la con à l'horizon, pas de filles avec des tatouages à la con non plus, Macho Man ne supportait ni les tatouages à la con (sauf ceux d'Amy Winehouse qui avait le droit de faire n'importe quoi), ni les téléphones intelligents. Le lendemain de leur arrivée, ils ont croisé Hélène, 74 ans et la masse graisseuse d'un isard, de temps en temps, elle accompagne des groupes en montagne et comme elle a du mal à ne pas les semer quand la pente devient plus difficile, elle marche à reculons en leur racontant des légendes locales. Madame a parlé de météo, de champignons et de leurs enfants avec Hélène et puis celle-ci s'est tournée vers Macho Man et elle lui a dit : « T'es au courant ? y a une fille sur France Culture qui s'occupe de ton boxeur... » Il lui a répondu : « Il m'appartient pas. »

Depuis qu'il avait récupéré de sa déception, c'était sa seconde ligne de défense, il fallait qu'il recule en se couvrant et qu'il laisse passer l'orage, après tout si une jeune femme pouvait parler dix heures durant de ce à quoi elle connaissait que dalle, il avait, par là même, le droit de parler à la place d'une femme alors qu'il n'avait jamais eu ses règles et qu'il était certain de ne les avoir jamais. Il n'aurait pas supporté qu'on lui interdise de parler à la place d'une femme quel que soit son âge, il ne s'était, d'ailleurs, pas privé de le faire dans son gros bouquin sur Ali dédié à Sonji Roi, la première épouse d'Ali qu'il adorait presque autant qu'Amy Winehouse. De toutes les manières, en idole virile, il n'était pas vraiment très crédible non plus, il s'était saoulé au mauvais riesling avant de conduire Madame se faire avorter par une faiseuse d'anges, il lui était arrivé de ne pas être très brillant la bite à la main et sa Jaguar, perchée sur un tas de gravier, avait pris un angle bizarre, autant donc se réserver le droit de faire le délicat pour émouvoir ses supposées lectrices ultérieures.

Sur le chemin du retour, ils ont croisé Jeannot le Lapin, plus qu'octogénaire, l'œil vif et le mollet alerte, impossible de trouver un seul champignon dans le coin s'il avait ouvert sa grange, et il y vivait quasiment en permanence. « T'es au courant, il m'a dit, y a une fille à la radio qui parle d'Ali ».

Dans la vallée, on capte deux stations : France Culture et RFM... le meilleur de la musique ! Daniel Balavoine, Jean-Jacques Goldman, Céline Dion en boucle.

– Ouais, ouais, lui a dit le spécialiste, je l'écoute !

Et c'était vrai, il l'écoutait avec un stylo à la main, son sens critique aux aguets, sa mauvaise foi en éveil, pour guetter les erreurs, les inexactitudes, les pataquès, avant de se trouver stupide de le faire. En vérité, il n'y avait pas beaucoup d'erreurs, pas vraiment d'inexactitudes, c'était juste une émission sinistre où de vieilles personnes parlaient d'un mort qui, en réalité, n'intéresse plus grand monde. Beaucoup de gens de la culture et des médias ne se rendent pas compte que beaucoup de gens se sont aperçus que Marilyn Monroe était un boudin, qu'il n'y a plus grand monde pour s'enfiler le sirop Presley à la cuillère à café ou bien regarder *À bout de souffle* en noir et blanc, que Kennedy, Abraham Lincoln, Staline, Napoléon, Fidel Castro, les Chats sauvages, Bertrand Lavier, Jacques Anquetil, Bernard Tapie, l'Ange blanc, Joe Louis ou Louis XIV, c'est la même limonade... de la drouille qui trouverait pas preneur sur le Bon Coin, que, pour se lamenter de la disparition de l'histoire et en avoir quelque chose à branler, il n'y a plus que les historiens salariés + Régis Debray, trop fier de ses prix d'excellence d'antan et de son excellente mémoire morte.

Macho Man se rendait bien compte que Judith Perrignon, hors de son élément, n'était pas à l'aise, dans une interview à *Télérama*, elle avouait ne pas « particulièrement » connaître Muhammad Ali, c'est-à-dire pas du tout, il comprenait ce qu'elle avait voulu faire pour réintégrer sa zone de confort : fuir l'insignifiant (Ali en boxeur !) ou ce qu'elle croyait tel, se réfugier dans le « signifiant » (Ali en symbole) qu'elle pensait savoir maîtriser à l'abri d'une bande-son *arty* et de l'énonciation régulière des rapports du FBI pour faire sérieux. Il voyait, surtout, qu'elle se faisait manipuler par ses interlocuteurs, les repentis retors... « On assassinait un brin, mais on a changé d'avis depuis ! on aurait pas dû, on recommencera pas ! »

Ali akhbar !

Joyce Carol Oates a écrit dans *On boxing* que les femmes ont tendance à prendre le parti du boxeur blessé alors que les hommes se rangent du côté du vainqueur ; lorsqu'il avait lu ça, Macho Man s'était demandé s'il ne s'agissait pas de manichéisme à la truelle (homme = testostérone = violence aveugle) et à la tyrolienne (femme = œstrogènes = délicatesse et compassion) que l'on faisait semblant de ne pas remarquer sous prétexte que Carol Oates était une femme et qu'elle risquait un jour d'avoir le prix Nobel. À l'inverse des territoires désolés où les présumés de Carol Oates auraient dû l'amener, Macho Man explorait des oasis plus charitables, il avait désormais tendance à plaindre Judith Perrignon et à en avoir même un peu pitié comme il avait pitié des boxeurs *dépassés* engagés dans des combats que leurs managers n'auraient jamais dû signer alors que Madame Roux lui demandait comment il pouvait bien faire pour écouter patiemment une connasse pareille. Monsieur Roux lui parlait de conscience professionnelle, mais il

commençait à se lasser aussi, cette « Grande Traversée » n'en finissait pas d'être interminable, elle ressemblait de plus en plus aux reportages animaliers d'Arte où l'on se lamente de la disparition imminente des rhinocéros albinos ou de la plainte dite de Thalassa où les filets de pêche ne remontent plus que des calicobas à moitié crevés. Où était la gaité ? ou était l'énergie ? où était le *rythm' & blues* ? où était la *Soul* ? Alors quand Madame lui a dit que jeudi matin, c'était marché, il s'est dit qu'il écouterait la rediffusion prévue dans la soirée.

Il a d'abord fallu qu'il dégage la XJ 8 du tas de gravier sur lequel il l'avait perchée, sa roue arrière gauche ne touchait pas le sol, il avait oublié que c'était une propulsion. Dans la pente, il a mis l'autoradio, la réception n'était pas excellente, Madame lui a demandé si le type qui n'arrêtait pas de rigoler y connaissait vraiment quelque chose.

– Il a pas l'air, si ?

– C'est le père de Tony Yoka... au moins, il se marre, ça change des autres croque-morts ! il lui a répondu.

En bas du col, les gendarmes les attendaient, ils lui ont fait signe de s'arrêter, cela devait faire vingt ans qu'il ne s'était pas fait arrêter, et il n'avait pas ses papiers. Celui qui avait les Ray Ban au bout du nez et la main sur l'ordinateur n'a pas réussi à trouver trace de lui dans son bidule informatique, mais il les a laissés repartir avec un grand sourire sans que Madame soit obligée de lui faire du charme. Deux vieillards dans une Sovereign sur le chemin du marché, ce n'était pas l'idée qu'il se faisait du terrorisme et des terroristes.

– T'as vu s'il était beau ? a demandé Madame.

– Et les dents qu'il avait ce con !

– Aussi beau que mon pompier.

Elle avait une référence esthétique absolue, hormis Alain Delon jeune, le pompier qui l'avait ramassée alors qu'elle venait de se prendre un K.-O. place Clichy, il y avait de cela vingt ans.

– Plus beau encore... celui-là fait pas pédé !

– Mon pompier, non plus.

– Tu plaisantes ?

– Ce que je crois, c'est qu'ils nous ont arrêtés pour regarder la voiture.

– Sans doute...

– Ce qui est marrant, c'est que tu sois pas dans leur ordi, non ?

– J'ai beaucoup de talent pour disparaître.

– C'est vrai que tu perds tout.

– Et qu'on m'oublie...

Chez le bouquiniste du marché, Macho Man a acheté un vieil exemplaire des *Neiges du Kilimandjaro* au Livre de poche (n° 301), il s'est dit que, tant qu'à faire, il préférerait boxer avec Papa qu'avec Judith Perrignon, la rencontre serait plus équilibrée. Le soir, il n'a pas allumé la radio, il s'est couché, il a ouvert les *Neiges du Kilimandjaro* au hasard, il est tombé sur « Trois jours de tourmente » et il a lu : « Il mit les chaussettes, s'affala en arrière dans le fauteuil et posa ses pieds nus sur la grille devant le feu. » Macho Man s'est dit qu'en français Papa boxait avec des gros

gants, des 18 onces au moins, ceux avec lesquels Tommy Hearn avait brisé la mâchoire de Marlon Starling, des gants comme des oreillers et qu'il ne risquait pas grand-chose à faire quelques rounds avec lui.

C'est le moment que Madame a choisi pour lui dire : « En fait... je sais pas comment j'ai fait pour me souvenir de toi », et elle lui a souhaité bonne nuit !

Le lendemain, elle était toujours à côté de lui.

Il faisait beau.

Jeannot le Lapin avait fermé sa grange.

Si la vie avait été bien faite, il y aurait eu des girolles.

Et des cèpes.

* Qui n'était pas petite, il se croyait tout à fait capable de plier en deux phrases la plupart des « contendres » de la scène littéraire.

Vidéo

(Quand Tom monte à Paris)

La nuit du 6 avril 1987, Tom et Macho Man avaient regardé le combat Marvin Marvelous Hagler/Ray « Sugar » Leonard chacun de leur côté. Tom sur l'écran géant d'un collectionneur qui l'hébergeait *gratis* (il profitait de son hospitalité pour baiser sa femme), Macho Man chez le seul couple de sa connaissance abonné à Canal + ; il se souvenait s'être engueulé à l'annonce du verdict avec le type qui avait vu Leonard gagner largement et avoir fini la soirée – seul – pour oublier que la vie est injuste et réaliser, mais un peu tard, que les abonnés de *Canal +* ne comprenaient rien à rien. À cette époque, Tom et Macho Man ne se fréquentaient pas et se voyaient peu, ils se croisaient dans les endroits qui faisaient rêver les lecteurs d'*Actuel* et de *City*, il faudra la Crise de 1992 pour qu'ils se voient davantage et finissent par se lier d'amitié.

Tout le long des années 80, celles de la dérision obligatoire et du détournement automatique (leur pratique régulière permettant toutes les trahisons et justifiant toutes les lâchetés), ils semblaient faire partie du « camp des vainqueurs », ceux qui rentraient aux Bains-Douches en souriant au portier tandis que le *vulgum pecus* poireautait sur le trottoir, mais quand la Crise était venue, Tom avait été emporté par la vague comme bon nombre d'artistes et les éditeurs, ayant décidé que la plaisanterie avait assez duré, renvoyaient, sans la moindre marque de considération, les manuscrits que leur adressait l'écrivain... et encore, lorsqu'ils se fendaient d'une circulaire, ce qui n'était plus toujours le cas.

En ce qui les concernait, avoir fait partie du « camp des vainqueurs » était une proposition très discutable dans la mesure où leur succès avait été relativement relatif : quelques apparitions à la télévision, quelques lignes dans *Globe*. Valets du pouvoir/fous du Roi/figurants du quart d'heure de gloire désormais promis à chacun, pas davantage. S'il leur était arrivé d'être invités à la table des puissants, ils l'avaient été pour ramasser les miettes... au Palace, à la fondation Cartier, chez Bernard Pivot, dans les couloirs du ministère de la Culture et dans celui des Affaires étrangères. Tout cela sans compter qu'ils étaient français, c'est-à-dire de province ; ces années-là, pourtant, ils étaient jeunes et larges d'épaules, ni Norman Warhol ni Andy Mailer ne leur faisaient peur, la vie était-elle ou non drôle, s'ils y tenaient mal leur rôle, c'était, croyant avoir tout compris, de n'y comprendre rien.

La « carte », ceux qui l'avaient, ceux qui ne l'avaient pas, était l'un de leurs sujets de discussion favori. Non sans lever les yeux au ciel ni pousser des soupirs affligés au préalable, ils tombaient assez vite d'accord sur le nom des uns et celui des autres, avant de se demander ce qu'ils seraient devenus si on ne leur avait pas confisqué le précieux sésame. Sans doute, comme les petits copains... de parfaits

enculés ! Ils n'éprouvaient aucune rancune, ni envers les débutantes qui avaient pris leur place et les vieux fusils qui avaient, *mordicus*, défendu la leur, ni envers les officiels qui les avaient chassés du paradis de la reconnaissance. Ils n'étaient ni aigris ni complaisants, la marge ne les intéressait pas, ils ne voulaient à aucun prix être confondus avec ceux qui n'avaient connu qu'elle, et tiraient de leur gloire passée un léger complexe de supériorité.

– Ils n'ont pas tout compris, disait Tom.

– Ils ne savent pas comment ça marche, lui répondait Macho Man, avant de conclure en chœur qu'ils n'avaient « RIEN compris ».

Il est vrai que, aussi objectivement qu'il est possible d'examiner ce genre de situation, leur sort pouvait sembler injuste, de bien plus mauvais artistes que Tom faisaient la couverture de *Beaux-Arts Magazine* et valaient des sommes effarantes, des écrivains plus médiocres que Macho Man enchaînaient les succès et accumulaient les récompenses, mais ils savaient bien, au fond, pourquoi ils dormaient sur la banquette arrière d'une épave, les quatre roues montées sur parpaings : ils avaient déconné, ils n'avaient pas joué le jeu, ils n'avaient pas fait attention. S'ils avaient pris de plein fouet sur la tempe le crochet gauche du réel, c'était leur faute, ils n'avaient qu'à faire gaffe et lever les mains.

Lorsqu'il arrivait à Tom d'assister à un vernissage (à vrai dire, il ne recevait plus guère d'invitations), il avait l'impression d'être devenu transparent. Des gens qui le connaissaient fort bien le croisaient sans lui prêter attention, s'il faisait un geste dans leur direction, ils se détournaient ou bien, s'ils étaient coincés, ils reculaient la tête comme ceux dont la vue baisse ou qui ont oublié leurs lunettes.

– Tom, excuse-moi, je ne t'avais pas reconnu... qu'est-ce que tu deviens ?

Quelquefois, Tom prolongeait la conversation jusqu'à ce que le malaise survienne, mais la plupart du temps, il abrégait la torture de son interlocuteur.

– Ça m'a fait plaisir de te voir... à une autre fois... peut-être...

Lorsqu'il leur empruntait une petite somme (d'ordinaire 500 francs), sa dignité absurde faisait tout de suite comprendre au prêteur qu'il ne reverrait pas son argent sans être, pour autant, à l'abri d'une sollicitation ultérieure. En retour (devrait-on dire en « retour de service »), Tom promettait beaucoup, mais tenait peu, il lui arrivait de faire des cadeaux pour effacer ses dettes, mais ils étaient toujours décevants et quelquefois même grotesques.

Dans ces situations, qu'il ne fuyait pas vraiment, Tom avait l'impression d'être contagieux et la maladie dont il souffrait était l'affection la plus crainte dans le brouhaha joyeux des vernissages, l'échec.

Il avait mis trois ans pour passer d'une grosse galerie à une galerie du second marché, trois ans supplémentaires pour se résoudre à postuler dans une école des Beaux-Arts (ce qui était une humiliation) et trois ans pour s'en faire licencié (ce qui était un exploit).

« Demain, j'arrête ! », le bail qu'il avait passé avec l'alcoolisme se renouvelait, quant à lui, par tacite reconduction.

Au bout du compte, Tom n'avait eu d'autre solution que de revenir vivre chez ses parents dans un lotissement modeste au fin fond d'une province reculée. Il passait ses journées assis sur le canapé du salon, à regarder la télévision, à côté de son père, en sirotant des bières de chez Lidl. La nuit, les monstres faisaient un bruit d'enfer sur le plancher flottant de sa chambre d'enfant. Son élégance était de n'en vouloir à personne, il ne la perdrait jamais, même lorsqu'il lui faudrait accepter un emploi de gardien de musée. Avec une désinvolture royale, il poserait pour la dernière page de *Libération*, où l'un de ses anciens amis officiait encore, assis sur la chaise où il rêvassait huit heures par jour, comme si c'était un trône.

Macho Man avait beaucoup d'estime et même une certaine admiration pour l'attitude de Tom continuant de sourire à des gens dont il savait qu'il n'avait plus rien à attendre, même pas les 500 francs dont il avait besoin pour acheter ce que l'on achetait pour 500 francs.

L'écrivain se débattait encore parce qu'il avait appris sur le ring que « l'opéra n'est pas fini tant que la grosse dame chante » (Dick Motta).

Tous les deux savaient qu'une carrière se « gère », qu'un marchand ou un éditeur est l'équivalent d'un promoteur, qu'il y a des expos faites pour plaire comme il y a des combats faciles ; des livres à ne surtout pas écrire comme des boxeurs à ne jamais rencontrer ; que l'on peut se remettre plus difficilement d'un succès que d'un échec et qu'il ne faut surtout pas écouter ceux qui se vantent d'avoir la culotte propre... personne n'a jamais voulu voir leur cul ! Alors, quand Tom se pointait chez l'écrivain avec la K7 vidéo Kodak jaune noir et rouge striée de six bandes dorées sur l'étiquette de laquelle il avait calligraphié de sa petite écriture soigneuse : « Marvin Marvelous Hagler/Ray « Sugar » Leonard - 6 avril 1987 - Las Vegas », Macho Man savait qu'ils allaient se coucher à l'aube. Tom l'empêcherait de s'endormir en sanglotant dans ses cauchemars (« La nuit je pleure/de frayeur/Si je pleure dans la journée, comme je passe pour un menteur/je laisse mes larmes se déverser dans mes rêves », Takashi Tsujii) et finirait le lendemain le fond d'une flasque de kirsch oubliée dans un placard avant de repartir chez ses parents.

C'était le peintre qui donnait le signal, il choisissait le moment où il n'y avait presque plus rien à boire (ce qui voulait dire qu'ils étaient déjà sérieusement entamés) ni à fumer (les cendriers débordaient).

– Bon, maintenant, si on arrête de déconner et que l'on passait aux choses sérieuses ?

Non moins rituellement, l'écrivain lui répondait : « Arrête tes conneries, Tom, tu sais que t'y connais que dalle ! », mais il effectuait toujours un minuscule mouvement en direction du magnétoscope et Tom était trop malin pour ne pas s'en apercevoir.

– Autant que toi en peinture !

– Arrête...

Quelques années plus tôt, l'écrivain s'était fendu d'une préface à propos du travail de Tom. À cette époque, la carrière du peintre battait déjà de l'aile et le texte de l'écrivain, censé « remettre les pendules à l'heure » – ce dont, en sa qualité de moraliste prétentieux, il se pensait être un éminent spécialiste –, n'avait rien arrangé du tout. Sa préface avait plutôt mis de l'huile sur le feu, sauf que le feu était éteint depuis belle lurette et les cendres refroidies.

Sur le combat lui-même, dans le brouillard où l'alcool les plongeait, avec l'écho des voix de Charles Bietry et de Jean Claude Bouttier en fond sonore dont ils se récitaient les commentaires comme les dialogues des *Tontons flingueurs* et qui les faisaient autant rire*, leurs positions s'étaient rapprochées. Tom avait fini par admettre que Leonard n'avait pas vraiment gagné et Macho Man que Hagler avait peut-être perdu. En revanche, cette bande vidéo qui bavait chaque fois davantage était le support idéal pour débattre jusqu'au bout de la nuit, la métaphore parfaite des temps passés et des temps à-venir. Cette période étrange, les années 80, qu'ils avaient plus ou moins traversée en vainqueurs et que tout le monde voulait oublier, ils l'enterraient maintenant chaque fois plus profond sous leurs sarcasmes, mais c'était aussi la seule chose restant de leur amitié. Plaisir de reprendre une conversation que l'on a déjà eue à l'endroit exact où on l'a laissée... fauteuil fatigué... cachemire troué... souvenirs oubliés revenus en mémoire... Polaroids fanés... prophéties *a posteriori*, justifications d'après-boire, corps familier dont on sait obtenir ce que l'on désire... plaisir ressassé que l'on connaît trop et qui donne du plaisir pour cela.

Cette nuit-là, dans la ville de l'illusion, deux boxeurs avaient rendu visibles les illusions que le peintre et l'écrivain avaient cru réelles.

Un ring a quatre coins
où les boxeurs sont enfermés.
Un tableau a quatre coins
où le peintre est enfermé.
Un livre a quatre coins
où l'écrivain est enfermé.
Ils allaient morfler.

Et puis, un jour, la bande vrillerait, Macho Man quitterait Paris et n'aurait plus jamais de nouvelles de Tom.

* « Regardez là comme c'est superbe ! Il esquive et revient à toute allure sur Marvin Hagler. Ah ! il lui a pas fait mal, il l'a pas touché, mais c'était tellement beau ! »

